Document generated on 07/15/2025 8:01 p.m.

Laval théologique et philosophique

Axel Honneth, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*. Traduit par Olivier Voirol, Pierre Rusch et Alexandre Dupeyrix. Paris, Éditions La Découverte (coll. « Armillaire »), 2006, 349 p.

Yves Laberge

Volume 67, Number 2, June 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1007021ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1007021ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Laberge, Y. (2011). Review of [Axel Honneth, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*. Traduit par Olivier Voirol, Pierre Rusch et Alexandre Dupeyrix. Paris, Éditions La Découverte (coll. « Armillaire »), 2006, 349 p.] *Laval théologique et philosophique*, *67*(2), 393–395. https://doi.org/10.7202/1007021ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Jean-Marc Ferry, est mis en acte par C. Fino pour « tirer la morale de l'histoire » de l'institutionnalisation de la charité via l'hospitalité, et ce en vue de penser les conditions actuelles d'un impact social possible de la charité dans un monde socio-sanitaire idéologiquement et moralement pluriel.

Cet ouvrage intéressera au premier chef les « théologiens moralistes », bien sûr, mais aussi les praticiens de l'histoire des institutions socio-sanitaires en Occident. En effet, on ne saurait comprendre l'ouverture actuelle des institutions socio-sanitaires laïques aux religions et aux spiritualités sans voir comment ces institutions héritent des pratiques qui ont socialement inscrit la charité dans la trame institutionnelle des établissements et furent marquées par ces pratiques. Enfin, il intéressera tout étudiant en éthique théologique tant pour le contenu fort instructif que pour l'analyse d'un geste théologique qui se situe à la frontière de diverses disciplines du savoir, pour la maîtrise dans la mise en œuvre du geste et, enfin, pour l'avancée des connaissances dans ce domaine de la théologie.

Guy JOBIN
Université Laval, Québec

Axel HONNETH, **La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique.** Traduit par Olivier Voirol, Pierre Rusch et Alexandre Dupeyrix. Paris, Éditions La Découverte (coll. « Armillaire »), 2006, 349 p.

Relativement peu connu au Canada, le philosophe allemand Axel Honneth a succédé au professeur Jürgen Habermas à l'Institut de recherche sociale de l'Université Goethe à Francfort, c'est-à-dire la célèbre « École de Francfort » longtemps associée à Max Horkheimer, Theodor Adorno, Walter Benjamin, Herbert Marcuse, et plusieurs autres philosophes. Fidèle à cette continuité et à cet héritage intellectuel, les travaux du professeur Axel Honneth touchent la philosophie sociale, l'épistémologie « de la reconnaissance », la théorie critique d'hier et d'aujourd'hui, le capitalisme, l'étude des idéologies et la psychanalyse. Son livre *La société du mépris* a d'ailleurs été réédité en format de poche aux Éditions La Découverte ; mais nous axerons cette recension sur la première traduction en français de cette compilation d'articles, d'abord parue dans la collection « Armillaire ».

Loin d'être une simple mise en contexte, la préface du traducteur Olivier Voirol situe cet ouvrage avec précision, en proposant plusieurs références et repères utiles (p. 9-34). Selon le professeur Voirol, Axel Honneth a fait siennes les idées fondatrices de la théorie critique, tout en se permettant de les questionner et parfois de les actualiser. Le préfacier écrit à propos de Honneth : « Son intérêt à revivifier cette tradition philosophique occupée à penser les conditions sociales de la réalisation de soi et ses revers "pathologiques" le conduit à une relecture originale de la Théorie critique de l'École de Francfort » (p. 26). Le terme de « pathologie » sera central dans cet ouvrage, comme l'explique Olivier Voirol en cernant le propre de l'apport philosophique d'Axel Honneth : « L'idée hégélienne d'un développement historique de la raison et de ses déformations "pathologiques" est à ses yeux au cœur de la Théorie critique, depuis le jeune Horkheimer jusqu'à Habermas » (p. 26). Au quatrième chapitre, Axel Honneth reformule sa définition des pathologies sociales, qui toucheraient d'abord l'individu : « Par pathologies sociales, j'entends des relations ou des évolutions sociales qui portent atteinte, pour nous tous, aux conditions de réalisation de soi » (p. 179). Cette dimension pathologique serait amenée par les dérives apparemment inévitables du système capitaliste et les logiques qui en découlent : « Pour les membres de l'École de Francfort, ce potentiel rationnel immanent au processus historique est déformé par le capitalisme, par les pratiques et les manières de penser qu'il impose » (p. 26).

La société du mépris rassemble onze textes rédigés séparément et parus initialement entre 1981 et 2004 ; ils sont ici ordonnés selon une progression thématique et non chronologique (p. 5). Différent des autres par sa forme, le chapitre sur « La Théorie critique de l'École de Francfort et la théorie de la reconnaissance » reprend un entretien inédit entre Olivier Voirol et Axel Honneth réalisé en 2001. Par ailleurs, le neuvième chapitre récapitulant un programme de recherche axé sur « Les paradoxes du capitalisme » avait été écrit conjointement par Martin Hartmann et Axel Honneth (p. 275). L'ouvrage ne contient pas vraiment de conclusion et n'inclut pas d'index, ce qui est dommage ; mais les dernières pages du chapitre sur « La dynamique du mépris » pourraient peut-être s'y substituer (p. 200-202). De plus, Axel Honneth a rédigé pour l'occasion un bref avant-propos à l'édition française (p. 35-37).

Pour Axel Honneth, il importe de bien délimiter le domaine d'investigation de ses recherches ; il fournit des correspondances et une distinction intéressantes sur les traditions intellectuelles et le contexte entourant les études philosophiques des dernières décennies : « […] les pays anglo-saxons se sont forgés depuis les débuts de l'utilitarisme une compréhension de la philosophie sociale très comparable à ce que l'on entend chez nous par "philosophie politique" : ce qui en constitue l'enjeu principal, ce sont les questions normatives qui se posent à chaque fois que la reproduction de la société civile est tributaire des interventions de l'État » (p. 40). Par la suite, Axel Honneth déplorera la perte d'autonomie de la philosophie sociale au détriment de la philosophie politique, pour ensuite préciser sa thèse : « […] l'objet de la philosophie sociale, sa propriété, est de définir et d'analyser les processus d'évolution de la société qui apparaissent comme des évolutions manquées ou des perturbations, c'est-à-dire comme des "pathologies du social" » (p. 40).

Dans un chapitre dense qui est assez représentatif de toute son approche, Axel Honneth critique pour ensuite tenter de prolonger et d'actualiser la pensée d'Habermas à propos des critères moraux pouvant être invoqués pour décrire la société capitaliste (p. 203). Autrement dit, comment le sentiment d'injustice sociale peut-il être toléré, accepté comme étant inhérent et inévitable dans toute société, encore de nos jours ? Pour tenter d'expliquer cette situation largement répandue, Axel Honneth soutient que « les modes de manifestation des sentiments d'injustice sociale dépendent aussi de l'efficacité du contrôle social » (p. 206). Ce sont en fait tous les fondements de « l'idéologie actuelle de la légitimation » qui sont ici examinés (p. 218).

Dans ce livre étoffé, Axel Honneth n'écrit pas avec la volonté d'initier, de clarifier, ou de présenter les bases des concepts ou des idées ; il préfère examiner des concepts et des hypothèses à la lumière de la tradition théorique héritée de l'École de Francfort pour ensuite les approfondir. Pour ce faire, il ne citera pas exclusivement des auteurs de la théorie critique ; d'une manière plus large, il emprunte à un bon nombre de philosophes, sociologues et psychanalystes contemporains (de Michel Foucault à Jacques Lacan), dont plusieurs auteurs germanophones et français, convoqués pour prolonger sa réflexion. Par exemple, il mentionne les travaux d'Alain Ehrenberg qui s'inquiétait de l'augmentation fulgurante des dépressions et de l'usage de plus en plus répandu des antidépresseurs chimiques caractérisant une véritable « pathologie de masse » (p. 322). De plus, l'avant-dernier chapitre (« Capitalisme et réalisation de soi : les paradoxes de l'individualisation ») s'interroge pertinemment sur « l'apparition d'une multitude de symptômes individuels de vide intérieur, un sentiment d'inutilité et de désarroi » (p. 311). Pour expliquer schématiquement ce phénomène relativement récent et non moins inquiétant, Axel Honneth explique qu'un processus d'institutionnalisation aurait devancé plusieurs des aspirations profondes qui existaient déjà de manière informelle chez un grand nombre de personnes. Or, au lieu de sentir qu'elles pourraient matérialiser leurs initiatives individuelles et originales, ces personnes reconnaissaient tout à coup leurs objectifs personnels

comme étant déjà répandus et rendus accessibles, même dans leur entourage, ce qui leur enlevait l'impression de toute initiative individuelle et spontanée (p. 311).

Des quatre ouvrages d'Axel Honneth disponibles en français, *La société du mépris* est certainement le plus dense et le plus exigeant. Mais pour le lecteur à la recherche des prolongements les plus stimulants des travaux de la théorie critique, le présent ouvrage ne prétend pas servir d'initiation, mais plutôt d'inspiration. En revanche, pour l'étudiant non initié, je lui suggérerais de ne pas débuter sa lecture par les premières pages de ce livre mais de se rendre directement au quatrième chapitre, où le style même de l'entretien permettra sans doute un premier contact moins abrupt et assurément plus facile à suivre (p. 151 et suiv.).

Yves Laberge
Université Laval, Québec

François-Marie HUMANN, **La relation de l'Esprit-Saint au Christ. Une relecture d'Yves Congar.** Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Cogitatio Fidei », 274), 2010, VI-397 p.

La pensée et l'œuvre d'Yves Congar inspirent une nouvelle génération de chercheurs et on ne peut que se réjouir de voir cet héritage fructifier à travers leurs travaux. François-Marie Humann en fait partie et ce 274e volume de la collection « Cogitatio Fidei » publie sa thèse réalisée à l'Institut Catholique de Paris. La relecture qu'il propose s'intéresse à une question clé de la théologie d'Yves Congar, la théologie de l'Esprit-Saint. En effet, celui-ci, au contact avec la pensée orthodoxe, a milité en faveur d'une ecclésiologie pneumatologique, consacrant un important ouvrage à l'Esprit-Saint (*Je crois en l'Esprit-Saint*), au tournant des années 1980. Toutefois, même si Congar a dénoncé le christomonisme en ecclésiologie et en théologie des ministères, il est indéniable que sa première ecclésiologie a été davantage christologique et que, par la suite, l'articulation entre les deux missions trinitaires, celle du Christ et de l'Esprit, a été plus de l'ordre de la juxtaposition que de l'articulation. C'est précisément à cette relation de l'Esprit-Saint au Christ qu'est consacrée cette recherche, question d'un grand intérêt œcuménique en raison de la querelle autour du *filioque*. En ce sens, entrer dans cette question à partir de Congar s'impose encore davantage en raison de sa qualité d'œcuméniste et d'ecclésiologue.

La première partie de l'ouvrage retrace la genèse d'une christologie pneumatique dans l'œuvre de Congar. Ce parcours est réparti en trois étapes : des années 1930 aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale, de la fin de la Deuxième Guerre mondiale au Concile Vatican II et, finalement, la période postconciliaire. Cette périodisation me semble s'imposer, non seulement en fonction de critères externes — les grands événements déterminant la délimitation des périodes — mais en raison même des étapes que l'on peut identifier dans l'évolution de la pensée et de l'œuvre d'Yves Congar, notamment sur la question de la relation du Christ à l'Esprit-Saint. La première période montre que les réalités christologiques et pneumatologiques sont simplement juxtaposées dans l'œuvre de Congar, dans le cadre d'une ecclésiologie marquée par la pensée scolastique. La deuxième période, où la méthode théologique évolue sensiblement, est marquée par une réflexion en profondeur qui se traduit dans plusieurs articles importants sur la relation entre christologie et pneumatologie, réflexion sans doute influencée par la réflexion de Congar sur les rapports entre Orient et Occident. Les années 1950-1955, marquées par plusieurs anniversaires qui conduisent à autant d'articles importants (le 900e anniversaire du schisme de 1054, le 1500e anniversaire du Concile de Chalcédoine et le 100e anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception), me semblent représenter le foyer de cette réflexion. Enfin, la dernière période se caractérise par un aboutissement